

ROSIE

Mise en scène de Mattia Maggi

Théâtre gestuel



Distribution

Metteur en scène :

Mattia Maggi

Comédiens :

Éleonore Gresset

Guilhem Loupiac

Jacob Auzanneau

Mathieu Duval

Tom Verschuren

Eliot Maurel

Clément Baudoin

Mattia Maggi

Musique :

Mathieu Duval

Création lumière :

Benoit Rapidel





Synopsis

Ils font partie du décor, ils sont le décor. Il semble que rien ne bouge, mais si on regarde de plus près on commence à percevoir des silhouettes, et si on s'approche encore on aperçoit des hommes et des femmes. D'encore plus près on distingue des mouvements, des gestes, des vies, ensuite des regards, puis des pensées et des envies. Et enfin, peut-être, des rêves. Dans un pays anéanti par la guerre, submergé de poussière et de débris, des gens se battent tous les jours pour garder leur intimité, pour que ce chaos ne puisse les atteindre.

« On continue. On reste là, par principe, pour ne pas céder, il ne reste plus grand chose à faire, le soir on rentre tôt, on n'a plus à payer nos factures... Nous n'avons plus d'électricité. Les gens ne s'aventurent pas dans ce désert. »¹

¹ Hazan Eric, 2006, *Notes sur l'occupation : Naplouse, Kalkilyia, Hébron*, La Fabrique, Paris

Genèse

Le projet naît à l'ESAD (École Supérieure d'Art Dramatique de Paris) en 2014 dans le cadre d'une carte blanche proposée par Jean-Claude Cotillard, sous la forme d'une maquette de vingt minutes. Nous ne sommes pas partis d'une dramaturgie écrite au préalable ; elle s'est écrite sur le plateau à travers les propositions des comédiens improvisant selon les sujets et les indications que je leur donnais. Il n'y pas dans le spectacle de temporalité définie : il s'agit plutôt d'un temps cyclique, Beckettien, comme si les personnages ne savaient pas si ce qui leur arrivait avait jamais eu un début et pourrait avoir une fin. Pour élaborer le premier jet, j'ai demandé aux comédiens de raconter un morceau de vie à explorer sur le plateau pour ensuite y introduire la dimension de la guerre et appréhender la façon dont le conflit peut modeler et transformer ces instants de vie.

« Cette situation de crise syrienne est devenu bien malgré moi un repère dans ma vie. Un repère extrêmement fort puisqu'il conditionne tous les aspects de mon quotidien. Une certaine dépendance s'est créée. C'est une dépendance vicieuse et douloureuse. Sans parler de l'isolement face à ceux qui n'ont pas connu ça. »²



Gohar Dashti « Today's life and war »

2 De Rouvray Camille, 2014, *Quitter Alep en Guerre*, Le Bord de L'eau, Lormont

Note d'intention

Si je suis né dans un pays qui n'a pas connu la guerre depuis plusieurs décennies, j'assiste en tant que « spectateur » aux guerres qui se passent dans le monde, à travers des images, des témoignages et en lisant des pièces de théâtre. En voyant des personnes évoluer à l'intérieur de ces villes détruites par des bombardements, les seules villes qui peuvent paraître immobiles, je me suis immédiatement posé la question : est-il possible de continuer à vivre dans un endroit pareil ? Jusqu'à quel point l'homme peut-il garder son humanité dans une situation où il n'y a plus de repère et où il peut mourir à tout instant ? Dans un pays comme le nôtre, nous cherchons à rompre le caractère répétitif de la vie, à casser la routine alors que dans un pays en guerre, le seul attachement à la vie, à l'humain, tient en ces petits actes quotidiens.

Je voulais parler des personnes qui, se retrouvant dans une situation de guerre, ne se battent pas pour une cause établie et affichée, mais essayent tout simplement de garder leur vie telle qu'elle était avant le conflit. Ils ne veulent pas survivre, ils veulent vivre. D'où le choix du titre « Rosie », un négro-spiritual qui dévoile le sort d'esclaves s'accrochant à la vie et pour lesquels la musique et le chant représentent un moyen de s'abstraire de leur condition. Le refrain de la chanson, « *Rosie, Hold on Gal* » (« Rosie, tiens bon ma fille »), traduit le combat de ces esclaves, à l'image de ces populations piégées au milieu d'un conflit qui résistent contre des dynamiques qui les dépassent et sur lesquelles ils n'ont pas d'emprise. Leur seul moyen de continuer à vivre est d'essayer de mettre une distance avec ce qui leur arrive.

« Peut-être, j'ai perdu la guerre, j'ai perdu la terre, j'ai perdu deux enfants, j'ai perdu mon histoire, j'ai perdu le sommeil, j'ai brûlé des amours, j'ai brûlé ma fortune, mais j'ai appris une chose.....J'ai appris qu'il faut chercher le bonheur jusque dans la catastrophe. »³

On a voulu imaginer que ces gens éprouvent des envies, sont confrontés à des déceptions qui ne sont pas tout le temps en lien direct avec le drame qui se joue autour d'eux. Et pourtant ces deux réalités cohabitent et se croisent : si la guerre s'insinue et touche chacun au plus profond de soi, c'est bien la préservation de cette intimité qui permet de garder une part d'humanité dans cette guerre. Face à un danger de mort constant, ces gens sont d'autant plus obligés de croire en chaque instant qui constitue leur vie. À l'image de cette personne qui, vivant dans un bâtiment en ruine susceptible de s'écrouler à tout moment, repeint régulièrement la pièce dans laquelle elle habite. Tout est dans un équilibre très instable, dérisoire, et on n'a pas d'autre choix que d'y croire.

C'est cet équilibre fragile que j'ai voulu mettre en scène dans une forme s'approchant du jeu burlesque et du clown, avec cette façon qu'ont ces derniers d'être dépassés par le monde tout en y croyant encore, pour que leurs drames ressortent dans toute leur vérité. En utilisant un langage venant essentiellement du corps, sans pourtant exclure la parole, nous nous sommes inspirés d'artistes comme Charlie Chaplin, Buster Keaton, James Thierrée, Family Floz, Peeping Tom..., pour qui le corps a une place centrale dans l'écriture dramaturgique, où le mouvement est avant tout théâtral et au service du sens dramatique.

3 Kacimi Mohamed, 2006, *Terre sainte*, L'Avant-Scène théâtre, Paris

Il ne s'agit pas ici de représenter une situation de guerre en plaçant à la fois les comédiens sur le plateau et le public dans des sièges, mais plutôt de faire vivre à toutes les personnes présentes dans la salle, spectateurs et comédiens, un état de guerre. Nous avons souhaité élargir l'espace de jeu à tous les lieux du théâtre, les comédiens devenant techniciens ou musiciens. C'est eux-mêmes qui éclairent avec les moyens du bord (projecteurs, torches, bougies...) les histoires qui se jouent tout en les accompagnant par de la musique live. Ce sont ces comédiens-techniciens qui donnent forme à l'espace dans lequel ils jouent, de façon à symboliser ce côté « débrouillard » de la vie pendant la guerre où l'on est en effet obligé de tout faire par soi-même.

Des nombreuses images qui nous ont nourris, comme les mises en scènes de la photographe iranienne Gohar Dashti qui considère que « [sa] génération a grandi avec la guerre comme arrière-plan »⁴, ou les tableaux du peintre d'origine syrienne Lawand Attar qui a toujours conçu la peinture comme « quelque chose de très corporel où le corps est investi dans la matière – je me bats avec la peinture, mais je suis toujours perdant »⁵, nous avons retenu le gris. La présence forte de cette couleur, la matière qui constitue une ville, la construit : le béton, matériau symbole de la croissance d'un pays et de sa réussite, À l'inverse, c'est l'image même du béton déstructuré de ces villes détruites qui symbolise une forme de déchéance et témoigne de l'état de guerre dans un Pays. C'est ainsi que j'ai imaginé les personnages et les objets constamment recouverts d'une poussière grise qui uniformise l'espace et atténue les couleurs.



Gohar Dashti « Today's life and war »

4 Extrait du site internet de la galerie *White Project* (www.whiteproject.fr)

5 Extrait du documentaire *Fuir* de Damien Robineau



Lawand Attar

La Compagnie

Élèves sortant de la promotion *Arts du Mime et du Geste* de l'ESAD, nous sommes formés en tant qu'acteur-créateur, nous rejoignant autour d'un théâtre gestuel, corporel. Sans appartenir à une forme définie, nous sommes le fruit d'un mélange de pratiques où le corps est le moyen d'expression principal, chacun avec sa signature. Il ne s'agit donc pas de s'uniformiser autour d'un seul langage mais plutôt de mettre ses différentes qualités au service de la création.

Mattia Maggi

Après l'obtention d'un bac en Arts Appliqués en Italie, il arrive en France pour apprendre le mime. Il étudie d'abord chez Hippocampe avec Luis Torreao et entre ensuite à l'Atelier de Belleville où il continue sa formation avec Ivan Bacciocchi pendant deux ans. En 2010, à la fin de ces deux années, il rejoint la compagnie *Troisième Génération* et participe à la création de deux spectacles de rue (*Besame mucho* et *Requiem à deux balles*) et deux spectacles de salle (*L'heure où l'on ne savait rien l'un de l'autre* et *There is no alternative*). En octobre 2012 il intègre l'École Supérieure d'Art Dramatique de Paris où il étudie toujours en troisième et dernière année.

Eléonore Gresset

D'origine française, elle passe deux années de son enfance aux États-Unis où elle débute le théâtre et les claquettes, et la voilà partie dans un parcours d'art et de curiosité de « l'ailleurs ». Elle joue des textes en Anglais dans la compagnie Upstage Production de Grenoble de 2005 à 2008. Après son baccalauréat elle obtient une licence d'Anglais, qu'elle prépare en parallèle de l'école de théâtre Arts en Scène à Lyon, sous la direction du mime Eric Zobel. L'apprentissage qu'elle y reçoit lui donne envie d'approfondir le théâtre qui raconte des histoires d'abord par la corps. Elle s'oriente naturellement vers la formation « arts du mime et du geste » proposé par l'École Supérieure d'Art Dramatique de Paris, où elle étudie depuis 2012. Par ailleurs elle se forme aux danses percussives et fait l'apprentissage de la rue en tant que statue vivante.

Guilhem Loupiac

Après avoir obtenu son baccalauréat Littéraire en 2006, Il entame une formation de trois ans en Art dramatique au Conservatoire municipal Georges Bizet, dans le XXe Arrondissement. Parallèlement, il débute un licence en "Etudes théâtrales" à Paris III. En 2008, il suit des cours de Bûto et de Chant lyrique. Il participe à des stages de mimes et d'opéra de pékin, suit des cours d'improvisations dirigés par Catherine Hirsch. En 2012, il entre à l'ESAD dans la promotion Arts du Mime et du Geste.

Jacob Auzanneau

En 2009 il rentre dans l'école de cirque préparatoire de Balthazar à Montpellier. Après deux ans d'entraînement il crée un collectif de bascule (haute voltige acrobatique) et en 2011 il poursuit son cursus à l'école de cirque de l'ENACR à Rosny sous bois (Paris). En 2013, il fait un stage de trois semaines à l'ESAD suite auquel il décide de poursuivre le théâtre. Il intègre l'ESAD l'année suivante. Il est actuellement en troisième année de cette formation.

Mathieu Duval

Il commence la pratique du théâtre à l'âge de 16 ans. Après obtention de son baccalauréat, il fréquente les conservatoires de Rouen et la fac de psychologie à Lille où il s'initiera aux arts du cirque, à la danse contemporaine et moderne-jazz et au jeu masqué. En 2012 il entre à l'ESAD au sein de la promotion Arts du Mime et du Geste où, parallèlement à sa formation, il crée, avec Tom Verschueren une forme courte en rue qu'ils jouent lors du festival d'Avignon en 2013. Il écrit et met en scène *Tito*, spectacle jeune public. Il est également guitariste depuis plus de dix ans et compose la musique de spectacle *Rosie*.

Tom Verschueren

Après une formation de théâtre et de danse Hip Hop et moderne-jazz, Tom entre à l'ESAD où il fait partie de la promotion 2015 arts du mime et du Geste. Il défend un théâtre corporel et participe à la fondation du collectif Rosie en 2014. Il joue actuellement avec la compagnie Atome dans un spectacle jeune public.

Eliot Maurel

Eliot a une solide formation physique : danse, cirque, capoeira, arts martiaux. En 2009 Il se forme à l'école des Enfants Terribles durant trois ans, puis au CEPIT du CRR où il travaille avec Sophie Loucachevsky et Alain Gintzburger avant d'intégrer l'ESAD en 2012. Il joue notamment au Théâtre du Rond-Point dans *la Vie moite* mis en scène par Adil Laboudi, et plus récemment dans *le Bel indifférent* de Jean Cocteau mis en scène de Serge Hureau au Hall de la chanson.

Clément Baudoin

Avant d'entrer à l'ESAD en 2012, il se forme au jeu théâtral en Normandie au sein de la compagnie *Théâtre Ephémérides* pendant 5 ans tout en intégrant un cursus théâtre dans son lycée, puis à la danse avec Dominique Boivin dans la *Compagnie Beau Geste*. Il se forme au clown pendant cette période. A travers ses études de licence de Théâtre à la Sorbonne-Nouvelle, il développe son intérêt pour la chorégraphie et affirme ses ambitions d'un théâtre corporel, notamment dans l'assistantat à la mise en scène.